

Introduction

David Hume, un Newton du monde des passions

Emparons-nous immédiatement du terme « passion ». En langue française comme en langue anglaise, il est construit à partir du latin, *passio*, lui-même forgé sur le grec : *πάθος* (souffrir ou recevoir). Il devient *die Leidenschaft* en allemand (*leiden* signifiant souffrir, endurer). Beaucoup lui confèrent alors deux traits : une signification essentielle selon laquelle la passion existerait en soi, et une valeur négative puisqu'il évoquerait une souffrance subie et immaîtrisable. Ils élaborent par conséquent le projet d'éradiquer lesdites passions grâce à une morale disciplinaire. Cette attitude dénote surtout une crainte envers leur vivacité, laquelle aboutit à les enfermer dans le même opprobre que celui dévolu, longtemps, au désir.

Pourtant, dans ce terme, il est possible d'englober l'idée positive selon laquelle l'humain serait poussé, par la passion, à entrer en contact avec le monde extérieur et les autres. Dans « passion », il y aurait

plutôt l'idée d'une humanité active, visant des objets (le monde et les autres) et une vie collective agréable. Toute passion serait alors passion de quelque chose, ouverture sur un objet.

C'est à partir de cette seconde option que, chez un certain nombre de philosophes, ce terme est employé. Cette version méliorative est défendue dans les écrits du philosophe écossais David Hume (1711-1776).

L'expérience des passions

Chacun vit des passions, qu'il juge devoir les suspendre ou, au contraire, les épanouir. Elles sont motrices en chaque humain. Elles contribuent à organiser les réalités de l'existence, la vie personnelle et la vie sociale. Citons-en quelques-unes : amour, haine, orgueil, ambition, envie, pitié, aversion, colère, chagrin, joie... Autant de passions envers soi-même, la famille, les amis, le groupe, la cité, voire l'humanité.

Chacun réfléchit aussi ces passions dans le cadre d'une philosophie pratique. Cette dernière tente de répondre à la question de savoir ce que nous pouvons ou devons faire. Elle s'essaye à résoudre le problème de ce que nous pouvons entreprendre avec les passions, des conceptions du bien et du mal auxquelles elles entraînent, de la vigilance à exercer à leur égard, et de leur poids sur la liberté humaine. Il ne suffit donc pas de vivre les passions ou de vivre avec ses passions. Il est pertinent de disposer de critères pour les approuver ou les blâmer.

L'analyse de l'expérience des passions implique par conséquent un large registre de questions : dans quelle mesure les passions constituent-elles le moi ?

Comment poussent-elles les êtres humains les uns vers les autres ? Comment distinguer de « bonnes » ou de « mauvaises » passions ? Quel critère appliquer afin de soutenir cette distinction, et comment définir le bien ou le mal qui résulte de leur impulsion ? Dans les passions, l'unique moteur est-il l'intérêt particulier ou existe-t-il une part de souci du commun ?

Mécompréhension et éradication

Afin d'y répondre, procédons à une enquête. Elle montre, en premier lieu, que l'un est amoureux de sa voisine, l'autre est emporté par sa passion du jeu, et le troisième est pris d'une grande ardeur pour la sauvegarde de l'humanité. Si on se penche sur ces inclinations, on s'aperçoit vite qu'elles mobilisent l'énergie des humains. Ceux-ci passent sans cesse d'une passion à une autre. Il n'en existe pas de pures et elles se transforment autant selon les circonstances que selon leur intensité. Elles se combinent entre elles, elles emportent les corps les uns vers les autres par des sympathies mutuelles, ou à l'opposé les uns des autres.

Ces remarques importent dans la mesure où bon nombre de théoriciens abordent cette question des passions comme si leur nature exclusivement mauvaise était une évidence. Dans les sociétés, des professionnels de la morale dirigent souvent, en effet, une entreprise morbide : celle d'éradiquer les passions, sous prétexte de péché et d'avilissement. En Écosse, au XVIII^e siècle, les théologiens calvinistes condamnent, chez les humains, le règne des passions. Ils veulent imposer leur maîtrise. Ils souhaitent les contenir et, pour réaliser ce projet, les hiérarchisent, à partir d'un dogme ou d'une allusion à

une justice divine appuyée sur des récompenses et des punitions. Ils les distribuent même parfois selon les sexes et selon les classes sociales, comme s'il existait là une adéquation naturelle. Ils en font un problème de valeur et de règlement moral. Ils leur imposent des jugements de vérité.

Hume réfute entièrement cette manière de rapporter les passions à une constitution primitive mauvaise de l'être humain (*Dissertation*, sec. II, § 6). Il prend le parti des Lumières sur ces questions. Il donne de la passion une définition positive. Elle est « une existence primitive ou, si vous le voulez, un mode primitif d'existence » (*TNH*, Livre II, part. 3, sec. III, p. 525). Il conçoit les passions comme la dynamique de l'action humaine.

Un exercice des passions

Ainsi commence-t-on à entrevoir l'importance de la philosophie de Hume. Elle montre comment les passions sont vécues, leur force et leur vivacité, les attractions qu'elles fomentent. Cette force des penchants, elle la comprend à partir d'une enquête générale portant sur la nature humaine, de facture empiriste. Cette enquête est imprégnée par la méthode d'Isaac Newton (1643-1727). Elle est relatée dans la *Dissertation sur les passions* (1757), dans un style qui convient au plus grand nombre. Elle conduit à la conception d'un art de l'existence, sans illusion sur la liberté humaine. Hume donne les moyens d'un exercice des passions propre à ouvrir sur une existence sereine, d'autant qu'elle est sociable.

Pour suivre le texte que nous proposons au lecteur, convenons de ceci :

- Les ouvrages de Hume sont cités grâce à des abréviations (avec pagination) à partir des références données dans la bibliographie : le *Traité de la nature humaine* est indiqué soit par *Traité* soit par *TNH* ; pour la *Dissertation sur les passions*, le code est : *Dissertation* dans le commentaire, *Diss.* lorsque nous y renvoyons, et uniquement la section (sec.) et le numéro de paragraphe correspondant, dans le chapitre *Lecture de l'œuvre* ;
- Pour les autres ouvrages cités, le nom de l'auteur, la date de publication et la page de l'œuvre référée suffisent car ils sont repris dans la bibliographie ;
- Dans le texte de la *Dissertation*, nous surlignons en gras 20 citations ou groupes de citations à retenir, concernant la probabilité, l'objet et la cause des passions, la notion d'association et de double relation, la sympathie, l'habitude, la raison, la volonté, la politique et l'histoire.

Éléments biographiques

David Hume (1711-1776)

Il suffit de parcourir Édimbourg pour savoir que David Hume est un philosophe écossais, sa figure étant exposée aux yeux de chacun sur le Royal Mile.

Le plaisir de l'étude

Hume est né à Édimbourg le 26 avril 1711 et mort le 25 août 1776. Il entreprend ses études au collège de sa ville natale (1722), y déteste l'ambiance puritaine dont le premier effet est qu'elle le détourne de la foi. Il lit de nombreux ouvrages rédigés par les Anciens : Cicéron, Sénèque, Pyrrhon, Sextus Empiricus, mais aussi des ouvrages récents de Michel de Montaigne à Pierre Bayle pour le XVI^e siècle, et de John Locke à George Berkeley pour les XVII^e et XVIII^e siècles.

Du fait de rencontres avec des professeurs newtoniens, il commence à soupçonner que les théories traditionnelles ne sont plus crédibles. Il prend ses distances avec la carrière juridique vers laquelle on le poussait et choisit une carrière littéraire. Il se lance

dans une vaste enquête portant sur la nature humaine. À partir de la connaissance de cette nature humaine, fondée sur l'expérience, deux opérations deviendront possibles, pense-t-il : d'une part, discriminer dans les savoirs ceux qui sont véritablement scientifiques, parce qu'ils satisfont à la méthode expérimentale (la *Logique*, la *Morale*, la *Critique* et la *Politique*), et ceux qui sont uniquement des objets de curiosité ; d'autre part, donner des indications sérieuses sur ce qui regarde étroitement la vie humaine et le commerce avec les autres.

Sous ces mots transparait aussi le plaisir de l'étude et de la sociabilité. Ce plaisir est le véritable guide de sa philosophie : « Le plaisir de l'étude consiste essentiellement dans l'acte de l'esprit et dans l'exercice de la sagacité et de l'entendement pour découvrir ou comprendre la vérité » (*TNH*, II, part. 3, sec. X, p. 563).

Les premiers essais : jusqu'en 1740

Reprenons cette biographie, en lui appliquant principalement des considérations générales, portant notamment sur l'Écosse et les Lumières (étudiées dans leur version anglaise : *Enlightenment*). Hume n'a cessé de chercher à rendre la vie profane supportable, ce qui exige, à tout le moins, de souligner que les erreurs de religion sont dangereuses, alors que les erreurs philosophiques sont seulement ridicules ; qu'une raison formelle n'a pas de titre à agir sur les passions ; que l'on peut écrire pour le plus grand nombre.

Il voyage en France pendant près de trois ans, en séjournant à Reims, puis au collège de La Flèche – l'un des plus connus d'Europe, où René Descartes avait suivi un enseignement – entre 1735 et 1737. Il achève

d'y rédiger son ouvrage majeur : le *Traité de la nature humaine*. Il le publie. Le propos est cependant mal accueilli, malgré son importance à ses yeux, puisque « La nature humaine est la seule science de l'homme : et elle a été jusqu'ici la plus négligée » (*TNH*, I, part. 4, sec. VII, p. 366).

Sa lecture fait percevoir d'emblée une opposition aux idées innées de René Descartes (1596-1650), une influence du philosophe John Locke (1632-1704) justement sur ce plan de la réfutation de Descartes, une opposition aux superstitions, l'héritage des récents philosophes du sentiment moral, Anthony Ashley-Cooper Shaftesbury (1671-1713) et Francis Hutcheson (1694-1746), mais aussi et surtout l'emprunt, au physicien et mathématicien Isaac Newton, de sa méthode d'analyse exposée dans les *Principia mathematica philosophiae naturalis*, parus en 1687. Cette méthode, concernant la philosophie naturelle, c'est-à-dire la physique, passe pour avoir engendré le modèle d'une science contrôlée et affranchie des hypothèses imposées par une raison figée, parce qu'elle limite la connaissance aux résultats des expériences.

Hume revient à Londres en 1737. Il accepte mal l'échec de la publication du *Traité*. Il décide de le réécrire ou de le publier sous une autre forme. Tout en entreprenant une correspondance avec Hutcheson, il postule pour une chaire de morale et philosophie pneumatique à l'université d'Édimbourg. Ses ennemis, notamment les théologiens, réussissent à faire échouer ce projet.